

LE FESTIVAL INVISIBLE

10^{ÈME} EDITION

18-21 NOVEMBRE 2015 - BREST

REVUE DE PRESSE



CONTACTS

Association le Festival Invisible

7 rue Arago – 29200 Brest

www.festivalinvisible.com

Licences : 2. 1022076 – 3. 1022077 / Siret : 48390360500028 / APE : 9001Z

Coordination // Maëlle Le Gouëfflec

06 62 42 08 74 // eglisedelapetitefolie@wanadoo.fr

Presse // Sophie Bernard

06 20 52 02 84 // festivalinvisible@gmail.com

Ouest France. 31 octobre-1^{er} novembre 2015

Le festival Invisible s'annonce fascinant

Pour les 10 ans du festival Invisible, événement référence de la musique indépendante, son équipe, kyrielle de passionnés qui ont fini par former presque une famille, réussit à multiplier les partenariats dans toute la ville. Pour la première fois, le Quartz s'investit pour un concert, *Motus*, la rencontre entre Emmanuelle Parerin et Pierre Bastien, pour lequel déjà 200 personnes ont réservé. Passerelle, la Carène, et aussi d'autres nouveaux-venus, comme Le Mouton à cinq pattes et Bad Seeds

Recordshop sont également de cette 10^e édition, du 18 au 21 novembre, qui s'annonce d'anthologie. Avec Gaspar Claus, GaBLé, Enablers, Kim,

Fat Supper, Centredumonde, Half Japanese, Filiamotsa, Bagarre, Les Suzettes et des Mamies Guitares ! Pass deux soirées : 25 €.



Toute l'équipe du festival Invisible.

Sillage. Novembre 2015

LE FESTIVAL INVISIBLE FÊTE L'INCLASSABLE

« Tu honoreras l'inclassable et le contre-pied » : tel est l'un des dix commandements érigés par Jorge Bernstein pour cette dixième édition du festival Invisible. Déjà dix ans de rencontres improbables, d'expériences inédites et de curiosités musicales. Pour cette édition anniversaire, qui se déroule du 18 au 21 novembre, le festival Invisible remet donc les pieds sur les sentiers de l'inattendu. Outre la Carène, le Quartz et le centre d'art Passerelle, la musique indépendante va également s'afficher au Mouton à Cinq Pattes ainsi qu'au magasin Bad Seeds Recordshop.

Au programme de ces quatre jours : du « ciné-zinzin » pour les petits à La Carène, une « dégustation invisible », des ateliers, rencontres et concerts avec des groupes aux noms toujours aussi évocateurs (Les Mamies Guitares, Manuel J Grotesque, Claude Madame, Bagarre, Les Suzettes, etc.). Sans oublier une nouvelle intervention très attendue et très décalée des néantologues de Vacuus...

> Renseignements sur www.festivalinvisible.com



Sept jours à Brest. Mercredi 18 novembre 2015

14 LA SÉLECTION DE LA SEMAINE

MERCREDI 18 NOVEMBRE 2015 - SEPT JOURS À BREST

SEMAINE

FESTIVAL INVISIBLE

Le Festival Invisible fête ses 10 ans dès ce mercredi, jusqu'à samedi. Une fois encore, ce festival rock'n'roll fait de découvertes et d'ovnis musicaux multiplie les lieux de concerts, de la boutique Bad Seeds à la Carène, en passant par le Quartz, Passerelle ou le Mouton à 5 Pattes. Infos et programmation complète sur www.festivalinvisible.com

→ Jusqu'à samedi, à Brest.



L'Invisible se montre depuis dix ans

L'ambition du festival est d'ouvrir les portes de l'étrange et du singulier aux personnes intéressées par la musique indépendante qu'il défend. C'est à Brest, du 18 au 21 novembre.

• L'Invisible, c'est quoi ?

Un événement devenu une référence pour la défense de la musique indépendante. « Un festival qui porte un vrai projet alternatif et une philosophie transparente: ouvrir les portes de l'étrange et du singulier au plus grand nombre », détaillent les organisateurs. L'édition 2015 aura lieu du 18 au 21 novembre.

• Une édition anniversaire

Le festival s'apprête à vivre sa dixième édition. « Eh oui, nous avons tenu le coup ! lance Maëlle Le Gouëfflec, la coordinatrice. Nous le devons à nos nombreux partenaires et aux artistes qui reviennent. L'Invisible est fidèle dans ses relations humaines... »

• Une campagne de financement participatif

Elle a pour objectif de récolter au moins 1000 euros sur KissKissBankBank. « Parce qu'Invisible est un festival qui innove, et ça coûte... »

• Un before

Un florilège de dix ans d'Invisible « proposé par Nico et Jean-Mich', animateurs sur Fréquence mutine ». Samedi 14 novembre à 19 h au Rock circus, 152 rue Jaurès à Brest.

• Deux soirées à La Carène

Avec Claude Madame, GaBLé,



Enablers, Fat Supper, Kim, vendredi 20 novembre à 21 h 30. Les Mamies Guitares, Claude Madame, Filiamotsa et Bagarre samedi 21 novembre à 20 h 30.

• Un bal du samedi soir

Pour finir la soirée du 21 novembre à La Carène, *boum dans ton cœur* avec Les Suzettes !

• Un ciné spectacle pour le jeune public

Le Ciné Zinzin, un spectacle de contes en films d'animation,

réalisé par Yannick Lecœur. Mercredi 18 à 14 h à La Carène.

• Un atelier pour les seniors

Les Mamies Guitares, un atelier performance artistique où quatre seniors non-professionnelles vont créer un spectacle avec Freddy Morezon' prod et L'Cause. Et le présenter vendredi 20 à 12 h 30 à l'Espace L'Cause. Soupe offerte.

• Et aussi

Manuel J Grotesque à Bad

Seeds shop mercredi 18 novembre à 18 h, Gaspar Claus et L'étrangleuse à Passerelle (avec Penn ar jazz) jeudi 19 à 20 h 30, Motus au Quartz vendredi 20 à 19 h 30, Centre du monde au Mouton à 5 pattes samedi 21 à 18 h. Expo, dégustation invisible, dédicaces...

Yann Guénéguou

Du 18 au 21 novembre à Brest.
www.festivalinvisible.com

Festival Invisible. Dix ans et plein la vue

Pour souffler ses 10 bougies, le Festival Invisible a bien l'intention de marquer le coup. De mercredi à samedi, le programme s'annonce aussi dense que foutraque : du ciné-spectacle, des Mamies Guitares, des plaisirs électriques, toujours éclectiques.

1. La troupe organisatrice du Festival Invisible.
2. Enablers, de San Francisco, l'une des fiertés de la programmation, sera à applaudir à La Carène.
3. L'Étrangleuse se produira à Passerelle, jeudi soir.



Vous êtes une grand-mère et votre truc, ce sont les riffs enflammés sur une Gibson ? Vous êtes un esprit curieux, amateur de « musique pas pareille », assez ouvert pour aller vous frotter les oreilles à de l'underground plus que profond ? Vous avez des enfants qui aiment le ciné et qui aiment ce qui est zinzin, l'humour absurde et les carambolages de monstres ? N'allez pas plus loin. Le Festival Invisible vous ouvre grand les bras. Pendant quatre jours, entre La Carène et le Quartz (qui accueille pour la première fois un des événements), mais aussi du côté de la place Guérin, chez Bad Seeds recordshop, le vendeur de disques, le Mouton à Cinq pattes, Passerelle ou l'espace L'Cause, ce festival va vous en donner à voir et à

écouter.

Post-punk légendaire

Les deux grandes soirées auront lieu, comme l'an passé, à La Carène. Vendredi, après un premier concert au Quartz (le folk acoustique et la musique mécanique de Motus), tout le monde descend au port, pour une expérience live détonante : GaBlé - une pop folk un peu bricolée, très originale -, Fat Supper, Kim et Enablers. Ce groupe vient de San Francisco et les organisateurs du Festival Invisible ne sont pas peu fiers de les présenter.

Samedi, rebelote à La Carène, cette fois avec Half Japanese pour entraîner la soirée. Un groupe de « post punk légendaire », l'un des plus influents de l'histoire du rock.

Ils viennent présenter leur nouvel album, « Overjoyed », eux qui n'en avaient pas sorti depuis 13 ans.

Avec eux, ce samedi soir, les gars et les filles de Filamotsa, à la croisée du noise et des climats psychédéliques, accordent le violon et l'orgue en version parfois hardcore, mais pas uniquement...

Et il y a Bagarre, ce « mec qui vient de nulle part », encore « plus en dessous qu'underground ». Le genre de personnage que le Festival Invisible aime à faire découvrir, tandis qu'il tourne dans des caves ou autres lieux improbables, avec sa dance instrumentale.

Pour finir la soirée et redescendre un peu (à peine), les Suzettes (Zézette Orner, Gentiane Balasko, Jeannine Travolta et Frange Gall) proposent de guincher, comme

dans un bal des sixties ou dans les dancings à l'ancienne. Sympa, non ? Voilà pour le plat de résistance, plutôt copieux.

Tous les âges toutes les bourses

Sinon, il y en a aussi pour les 7 à 77 ans. Avec le Ciné-Zinzin, d'abord, mercredi, à 14 h 30, à La Carène, un ciné spectacle pour les petits. Vendredi, à 12 h 30, le concert des Mamies Guitares (et une soupe offerte) à l'espace L'Cause : oui, des grands-mères qui n'ont jamais touché à une guitare peuvent en sortir une performance artistique.

Dans l'idée de rendre le festival visible par tous, des concerts gratuits auront lieu chez Bad Seeds recordshop (Manuel J Grotesque,

de la chanson solo, loufoque et décalée), ou encore au Mouton à Cinq pattes (Centre du Monde, des chansons sur l'amour, le manque d'amour et le manque de manque d'amour...)

Bref : ouvrez les écoutilles, écarquillez les mirettes et laissez-vous embarquer.

▼ Pratique

Mercredi, à La Carène : 5 et 7 €.

Vendredi, au Quartz : 10 €.

Vendredi, à 21 h 30,

et samedi, à 20 h 30,

à La Carène : 12, 14 et 16 €.

Pass deux soirées à La Carène : 25 €.

À Passerelle, à Bad Seeds recordshop,

au Mouton à Cinq pattes et à L'Cause :

l'entrée est libre.

Toute la programmation sur le site

Internet, www.festivalinvisible.com

**Festival Invisible :
une prog' qui dépote**

Le Festival Invisible fête ses 10 ans ! Place à une programmation détonante, dense et foutraque. À l'instar des Suzettes, qui feront guincher le public de La Carène, samedi. Page 20

Prêts à vivre l'expérience du 10^e festival Invisible ?

Dix ans de découvertes permanentes et d'expériences inédites de rencontres, de partages, de rock'n'roll hors pistes, de folk martien, de chansons en dehors des clous... Ça se fête dans cinq lieux formidables de Brest.

Déjà la 10^e édition, attendue avec délectation, les yeux et les oreilles grand ouverts, de cet éblouissant événement artistique nommé, pour rire, le festival Invisible. Alors qu'il est tout simplement indescriptible ! « Le festival Invisible, c'est un oxymore, cette figure de style qui telescope deux contraires pour en faire jaillir la lumière », nous a appris, à sa naissance, son père, prof de français connu.

Inclassable

Il est inouï, inimitable et, surtout, inclassable. À l'image de son créateur brestois, l'artiste multicoïtes Amaud Le Goufflec qui, à égalité totale avec son épouse Maëlle, musico-logue éclairée et curieuse, élève en toute indépendance ce festival pré-ado prêt à tout.

Heureusement bien secondés dans cette aventure inédite et collective, par une kyrielle de passionnés formant une sorte de famille idéale. Comme David Cnérin, découvreur d'artistes « ni inconnus ni obscurs mais invisibles pour les circuits

commerciaux ». Ou, autre respect à l'histoire à l'humour légendaire, Jorge Berdein, également élève de bruits défilés tels les Ploplou-fuckers, qui signe, à l'intention du cher public, serviteur forcément fidèle, fier et inviolé de l'invisible, les 10 commandements de cette 10^e édition.

Esprit alternatif

Citons-en, pour le plaisir exclusif, le premier commandement :

« Tu permettrais, avant toute chose, qu'on se tutoie. » Le quatrième : « Tu idolâtras la magie imperable de la musique éternelle qui fait remuer les genoux. » Le cinquième : « Tu feras de Brest le berceau de ta fascination. » Et le septième : « Tu honoreras l'inclassable et le contrepied. » Et le dernier pour la route : « Tu ne tueras point, ça nous arrangerait. »

Esprit alternatif, musique indépendante, rock'n'roll hors pistes, folk martien et chanson en dehors des clous... la 10^e édition est bien sûr pleine de promesses étranges et singulières, d'expériences inédites.

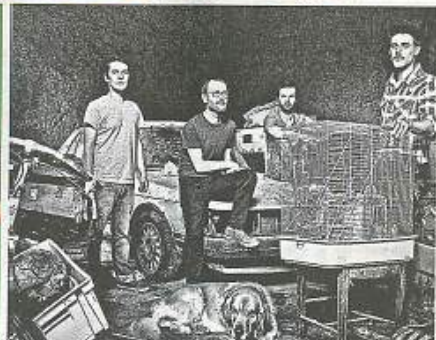
Voici venir l'ami Kim, GaBLé et sa pop de breizh, Manuel J Grotasque, le ciné Zinein pour les petits, le violoncelliste cheiman Gaspar Claus, le duo faussement calme L'Evangéliste, la rythmique Emmanuelle Parrenin, le groupe effroce et salvateur Fat Suppa, les légendaires Hall Japaneise ou le Brestois culte Centre-monde... Sans oublier les parfon-mousas Mamié Guizou, la déco magique d'Odette Picaud, les « absurdologues néantologues » de Vécous... Ça vous parle ?

Frédérique GUIZOU.

Du mercredi 18 au samedi 21, Carène, Quarz, Passerelle, L'Cause et Moulon à cinq pattes, pass 25 €.



Half Japanese, samedi à la Carène.



De haut en bas, de gauche à droite : le ché Zinein, mercredi à la Carène. Les Suzettes, samedi à la Carène. L'Evangéliste, jeudi à Passerelle. Exaltors et Fat Suppa, vendredi à la Carène.

La fureur électrique des Mamies Guitares

Elles sont sept, entre 54 et 80 ans. Pour le festival Invisible, elles s'emparent d'une guitare pour la première fois.



Les Mamies Guitares tricotent leur « rêve sonore ».

Elles s'appellent Brigitte, Dominique, Élisabeth, Hélène, Jeanne-Marie, Régine et Viviane. Et elles sont les Mamies Guitares. La plus âgée a 80 ans, la plus jeune 54. Toutes les sept répondent à l'invitation du 10^e festival Invisible, toujours à l'affût de projets culturels faits main, hors des sentiers battus, pour toucher de nouveaux publics ou approcher, avec sensibilité, des esthétiques de traviole.

« Les gens vont s'imaginer voir de vieilles rockeuses jouer de la guitare électrique, mais ce n'est pas du tout ça ! commence Dominique. On a passé notre vie à l'entendre sans jamais la pratiquer ! »

Les musiciens Mathieu Sourisseau et Daniel Scalliet leur écrivent une performance sur mesures : « C'est, déjà, une image très forte de voir sept femmes s'emparer de leurs guitares électriques, remarque Mathieu Sourisseau. Ces Mamies Guitares sont à elles seules un manifeste, une prise de position. »

Les Mamies Guitares se sont inventé une identité commune : « Quand

on a commencé, lundi, nous étions sous le choc de l'attentat, le climat était particulier, racontent Brigitte et Jeanne-Marie. Alors, on s'est demandé comment réagiraient des Mamies Guitares brestoises, des femmes qui ont connu plusieurs guerres, la Seconde Guerre mondiale, celle d'Algérie, Mai 68... »

Elles traduisent leurs sentiments par un coup de tonnerre : « Méfiez-vous de notre fureur électrique ! » Leurs guitares « dénotent » mais jamais elles ne « radotent ». Elles tricotent leur « rêve sonore ». Mère-grand, mémé, mamie gâteau, mamgoz ? « On transmet ce qu'on est, on regarde vers l'avenir, on se sent solidaires de la génération actuelle, qui ne se marre pas tous les jours, disent-elles. Et l'on rappelle, aussi que vivre, c'est vieillir ! »

Frédérique GUIZIOU.

Vendredi 20, à 12 h 30, à l'espace L'Cause, 4, rue Ernest-Renan et à 21 h 15, à la Carène.

A l'œil

Odette Picaud signe *La vie est belle*



Fanny et Patrick Crenn à la Carène.

Les installations d'Odette Picaud accompagnent le festival Invisible depuis trois ans. Odette Picaud, c'est le nom d'artiste de Fanny Crenn.

Artiste plasticienne proche d'un Art singulier, elle crée un univers original, proche d'un cabinet de curiosité à base d'objets détournés, empreints de fantaisie, au charme suranné : « C'est un travail de récupération,

d'accumulation d'objets et de souvenirs, je les refaçonne, retravaille, je raconte, me raconte d'autres histoires. »

Avec son père Patrick, dénicheurs de trésors, ils présentent une installation à La Carène, *La vie est belle*, installation qui mêle vieilles photos de famille, oiseaux empaillés et colonne de fleurs en plastique.

On aimait bien...

Vacuu retourne au néant



La Grande Manif pour rien, une des plus grandes réussites de Vacuu.

L'association brestoise de néantologie dont le seul but est de promouvoir le rien, anime depuis 2010 le Festival Invisible à grand renfort de délires loufoques et de happenings. On leur doit « La Grande Manif pour rien » (photo), une manifestation des plus réussies, où la machine la plus inutile du monde, ainsi que quelques

fanzines, *L'illisible* ou *Le néant au lo gis*. L'aventure s'arrête là, en cette 10^e édition. L'aventure de Vacuu s'arrête, pour rien. Néanmoins, or les retrouvera au festival et au Mou ton à 5 pattes, aujourd'hui de 14 h à 14 h 03 pour « adouber » Joseph Bertrand, pour son roman, sorti en 2000, intitulé *Rien*.

La Face B du rock en bande dessinée

Les figures pittoresques de la musique du XX^e siècle font des bulles avec Arnaud Le Gouëfflec et Nicolas Moog.

La musique et la BD, c'est une belle histoire où chacun s'inspire mutuellement. Que ce soit en toile de fond (Shelton) ou en illustration de pochettes de disques (Robert Crumb) ou en biopics (Reinhard Kleist). Les exemples sont trop nombreux pour être tous cités.

Si l'on peut se souvenir du *Chant de la machine* (David Blot et Mathias Cousin) dédié à la musique electro, on songera à la lecture de *Face B*, signé Arnaud Le Gouëfflec et Nicolas Moog, à *Rock Strips* scénarisé par Vincent Brunner, illustré par un collectif de dessinateurs.

Mais, outre quelques figures communes (dont Captain Beefheart), le livre édité par *La revue dessinée* se penche sur des figures plus pittoresques, appréciées par les érudits. John Fahey, Daniel Johnston, Moondog, Eugene Chadbourne, Sun Ra, Nico, Residents, Cramps...

Des portraits de personnages atypiques, les « face B » de l'histoire du rock. Ceux dont on parle presque jamais mais qui, s'ils font partie de l'histoire secrète du rock, ont une importance capitale. Car ils auront influencé ceux qui se trouveraient plutôt en Face A, d'un 33 t de cette histoire musicale.

Cette bande dessinée reprend les chroniques parues sur la *Revue dessinée*. « L'idée était de sortir tous les trois mois un portrait. On a balayé tous les « grands frappés du rock ».



Pour les Cramps, je me suis penché en filigrane sur leurs carrières de musiciens, ce qui m'intéressait c'était leur côté collectionneurs de disques. »

Le dessin est signé par Nicolas Moog : « Il a un univers graphique très particulier qui fonctionne sans problème. » Le livre est enrichi de deux chroniques inédites (Yma Sumac, John Fahey) et pourrait donner lieu à une suite.

Ce samedi, à 14 h 30, Arnaud Le Gouëfflec est en dédicace au café de la librairie Dialogues.

La fureur électrique des Mamies Guitares

Insolite. Au festival Invisible, à Brest (Finistère), elles s'emparent d'une guitare pour la première fois. Et ça les rend fortes et fières d'être... vieilles !



Les Mamies Guitares, des « vieilles du XXI^e siècle » bien vivantes.

Reportage

Elles sont les Mamies Guitares. Et elles ont la corde sensible, Brigitte, Dominique, Élisabeth, Hélène, Jeanne-Marie, Régine et Viviane ! La plus âgée a 80 ans, la plus jeune, 54. Toutes les sept ont répondu présent à l'invitation du 10^e festival Invisible, toujours à l'affût de projets culturels faits main, hors des sentiers battus, pour toucher de nouveaux publics, quitte à présenter des esthétiques « de traviole ».

« Les gens s'imaginent de vieilles rockeuses qui jouent de la guitare électrique, mais ce n'est pas ça, commence Dominique. On a passé notre vie à l'entendre sans jamais la pratiquer ! »

L'instrument en bandoulière, en évitant que le foulard s'y emmêle, les gestes plus ou moins assurés, pas toujours à l'aise avec l'idée de prendre la parole sur scène, toutes

siciens Mathieu Sourisseau et Daniel Scalliet leur ont écrit, avec passion, cette performance sur mesure.

« C'est une image très forte, ces sept femmes qui s'emparent de guitares électriques, remarque Mathieu Sourisseau, qui les dirige par signes. Ces Mamies Guitares sont à elles seules un manifeste, une prise de position. »

« Vivre, c'est vieillir ! »

Elles se sont inventé une identité guerrière : « Quand on a commencé, lundi, nous étions sous le choc des attentats, le climat était particulier. On vient de milieux très différents et nos expériences de vie ne se ressemblent pas. Pourtant – est-ce l'émotion commune ? – nous avons très vite formé un groupe très soudé, racontent Brigitte et Jeanne-Marie. On est devenues ces Mamies Guitares brestoises, ces femmes aguerries qui ont connu plusieurs

Leur spectacle commence par un coup de tonnerre, expression de leurs sentiments primaires : « **Méfiez-vous de notre fureur électrique !** » Considérées comme de simples « émetteurs de sons », leurs guitares « dénotent », mais jamais ne « radotent ». Grâce à des instruments en « open tuning » (les cordes sont réglées pour former un accord), elles réussissent à « tricoter leur rêve sonore ».

Mère-grand, mémé, mamie gâteau, mamy blue, mam goz ? « On transmet ce qu'on est, on regarde vers l'avenir, on se sent solidaire de la génération actuelle qui, décidément, ne se marre pas tous les jours, disent-elles, les yeux brillants. Vivre, c'est vieillir ! Être mort, ça veut dire qu'on ne va plus vieillir... On a de la chance d'être vieilles ! »

Frédérique GUIZIOU.

Joseph Bertrand cherche l'épure

S'il habite à Paris, le Brestois a marqué de son empreinte musicale la scène brestoise avec Centredumonde. Invité très attendu du festival Invisible, il se dévoile.

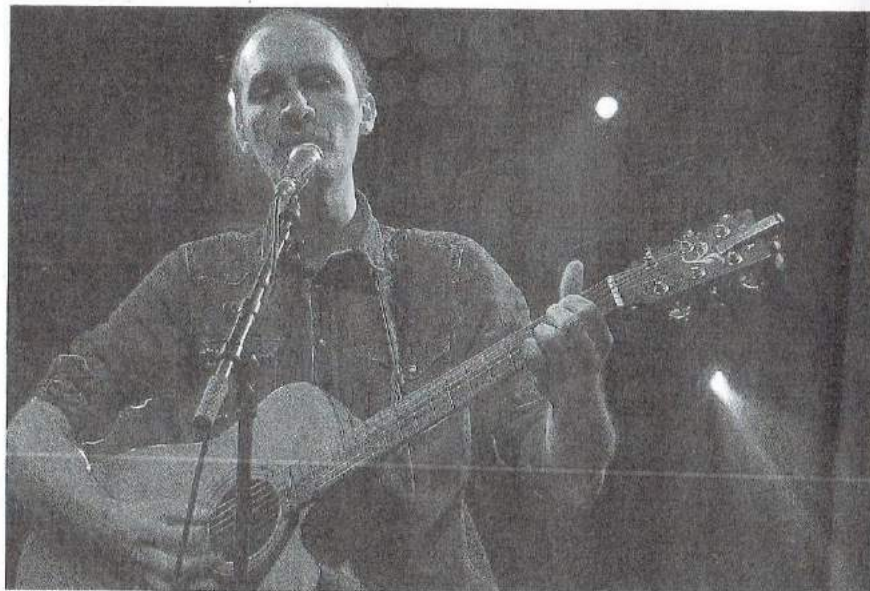
Entretien

Vos morceaux sont ressortis sur le label d'Amaud Le Gouëfflec, comment ça c'est passé ?

Je savais que j'allais porter Centredumonde toute ma vie, ça dure depuis 1997. Mais je me contentais de le faire vivre en moi, pour me donner un peu de forces et supporter mon état actuel de bureaucrate. En juin 2014, je reçois un SMS d'Amaud Le Gouëfflec, qui vient aux nouvelles. Premier réflexe, stress et flemme. À force de contacts et d'écoute de vieux morceaux, l'idée du disque fait quand même son chemin. Je me suis rendu compte que j'avais fait comme le petit Poucet, déposé des cailloux musicaux le long de mon chemin, pour un jour retrouver ma route et rentrer à la maison. Ce qui m'a mis en confiance, aussi, c'est le crédit que le label, l'Église de la Petite Folie, m'accordait.

Quel regard portez-vous sur celui que vous étiez ?

Dans Jacques Atomique, mon premier groupe, on était une sorte de gang de chiens fous qui se fichaient d'être bons, d'être crédibles, de ne pas être à la mode. Quand j'ai commencé à donner des concerts de Centredumonde, c'était plus âpre. Parce qu'il fallait que je compense mes manques par une sorte de sensibilité que tu n'obtiens que quand tu es à fleur de peau. J'essaye d'être plus simple. Moins d'esbroufe, comme à une certaine époque. Je cherche l'épure. Mais je sais que l'épure va finir par m'ennuyer, donc de temps en temps j'écris un truc stupide pour me détendre.



Joseph Bertrand, en mars 2015, au Vauban pour la Soirée transparente du Studio Fantôme, émanation du festival Invisible.

Vous avez de nouveaux morceaux ?

Depuis que j'ai quitté Brest en 2004 pour Paris, je n'ai jamais arrêté d'écrire et d'enregistrer des chansons. Des chansons sur l'amour, le manque d'amour et le manque du manque d'amour... On va donc présenter de nouveaux morceaux avec Marc Le Guillou, batteur de Jacques Atomique et qui m'accompagnait avec Centredumonde. À la fois poétique, drôle et faussement cynique, l'univers de Centredumonde tient en

équilibre sur ce fil ténu, entre provocation et émotion, autodérision et confessions touchantes.

Êtes-vous sensible à l'hommage que Vacuus vous rend pour votre roman Rien ?

Je n'ai même pas osé le relire depuis sa sortie. Le meilleur du livre, ça doit être le titre, je pense ! À l'époque j'étais déjà dans une sorte de trip un peu autodestructeur, du genre à chanter une jolie petite mélodie douce sur des paroles totalement

sombres, ou à saboter mes enregistrements ou mes concerts par une attitude super-nonchalante... J'ai un sens aigu du ridicule et de la vanité des hommes, une lucidité cruelle, accompagnée d'une profonde mélancolie...

Samedi 20, à 18 h, en concert au Mouton à Cinq Pattes. Entrée libre.

On a vu

La voix humaine et cosmique du violoncelle

Penn ar Jazz en a fait, cette saison, son artiste invité. Il était également celui du festival Invisible, jeudi soir au centre d'art contemporain Passerelle. Gaspar Claus est violoncelliste, mais peut-être serait-il plus juste de dire poète du violoncelle. Et c'est plus à une célébration musicale que nous avons été conviés qu'à un concert *stricto sensu*.

Comme un peuple nomade entourant celui qui sait dire la beauté du monde, nous avons écouté, d'abord dans la pénombre, puis dans une lumière montant comme un soleil naissant, des notes amplifiées par l'électricité. Une sorte de long alap, cette phase durant laquelle l'interprète indien développe chaque note d'un raga.

Gaspar Claus fait respirer son instrument mais lui inflige aussi de ne jamais être linéaire. Du son au rythme, tout est exploré. La matière sonore en mouvement. Après ce voyage extérieur, loin de lui, puisque le public était invité à s'éloigner, place au voyage intérieur, au premier étage, en résonance avec les œuvres d'Alison O'Daniel, qui se veulent « *un appel au spectateur à s'inventer musi-*



Gaspar Claus.

cien et jouer une partition visuelle ».

De nouveau la pénombre, mais cette fois, des coussins à même le sol invitent l'assistance à rester au plus près de l'instrumentiste qui joue en acoustique. Un regret, celui d'avoir coupé cette ambiance, ce crescendo vers une intimité musicale, par la prestation, talentueuse sans doute, mais fort longue du duo Mélanie Viot à la harpe et Maël Salètes à la guitare. Une rupture qui ne fait pas sens pour nous.

LE POULAILLER

La revue indépendante
du bout du monde

Mamies Guitares : « Affirmer la liberté, radoter c'est mourir »

19 novembre 2015 at 18 h 04 BY MARGUERITE CASTEL



Daniel Scalliet anime des ateliers d'écriture à travers l'hexagone. Avec le musicien Mathieu Sourisseau, il dirige une performance « artistique » auprès d'un public de femmes seniors éloignées de la pratique instrumentale pour leur offrir un temps d'expression éphémère et original.

Marguerite Castel : En quoi s'agit-il d'une performance artistique alors que votre public pas de pratique d'un instrument?

Daniel Scalliet : C'est une expérience avant tout. On ne prétend pas apprendre à ces femmes à jouer de la guitare électrique en cinq jours. Mais on va les diriger comme une chorale en leur adressant certains signes de la main selon des dynamiques et des nuances. Les guitares sont accordées en open tuning, il n'y a donc pas de dissonance, ce n'est pas une cacophonie. Elles utilisent les guitares comme des résonateurs, qu'elles frottent avec différents objets. Leur matière sonore évolue, parfois avec improvisation.

Pourquoi avoir choisi la guitare électrique comme instrument en support de leurs paroles?

Parce que c'est un instrument qui a révolutionné la musique au lendemain de la Seconde guerre mondiale, c'est un symbole fort de liberté. Et puis associer des guitares à des mamies, ça bouscule les habitudes, alors que les deux se sont normalisées dans la société.

Qui sont ces Mamies? Comment les avez-vous rencontrées?

Elles ont été proposées par différentes associations de Brest lorsque l'on a lancé ce projet. Nous les avons rencontrées et retenues en fonction de leur

curiosité, de leur envie de partir dans cette aventure, de prendre des risques.

Ce sont des femmes indépendantes avec différents parcours de vie. L'une a connu la Libération à Paris, l'autre des attentats à Paris dans les années 80 et une autre est née au coeur de la guerre d'Algérie. Malgré ces « bagages », elles ne s'isolent pas, elles ne sont pas fanées, elles affirment leur liberté car elles ont compris que radoter c'est mourir.

Quelle tonalité ressort de vos premiers jours de travaux?

À la différence du groupe de Toulouse qui tournait beaucoup autour de la place de la femme (notamment par rapport aux hommes), le propos de

mamies brestoises touche à l'universel. Il a été marqué par les attentats à Paris du week-end, c'est indéniable, mais pas seulement. Leur parole n'est pas tournée vers le soi, mais vers une quête d'unité. Elles expriment leur parole que je guide durant la séance, j'en retiens ensuite les correspondances et le soir je compile le tout pour viser une cohérence. Ce n'est pas un atelier d'écriture traditionnel et on n'est pas là non plus pour soigner une pathologie ni pour faire du rock! Elles acceptent de s'aventurer vers des formes qu'elles n'ont jamais explorées. L'intérêt tient justement du fait qu'elles soient amatrices. Cette expérience serait impossible avec des musiciens, il n'y aurait pas ce lâcher prise qui leur permet de se laisser embarquer et de nous faire confiance. C'est une création éphémère, dont la beauté vient de cette fraîcheur.

Restitution de l'atelier/concert des Mamies Guitares, vendredi 20 novembre à 12 h 30 à l'Espace L' Cause puis à la Carène à 20 h 30.

LE POULAILLER

La revue indépendante
du bout du monde

Festival Invisible : étendard de la musique indé

19 novembre 2015 at 14 h 42 BY MARGUERITE CASTEL



Pour son dixième anniversaire, le petit festival brestois du rock'n'roll hors piste, s'offre les «hauts» lieux culturels de la cité sans perdre son esprit alternatif. Une bouffée d'oxygène à prendre, jusqu'à samedi soir en compagnie d'artistes et de musiciens à l'esprit fouteur et salvateur par ces temps sombres. Half Japanese, Gablé, Pierre Bastien & Emmanuelle Parrenin, L'étrangleuse, Gaspar Claus, Centre du monde, le ciné Zinzin, Les Mamies Guitares, les Suzettes...

Tous aux concerts !



Passion et organisation, voilà ce qu'inspire l'équipe du festival Invisible. À chaque édition, c'est juste pour boucler le budget (30 000 euros) mais ça tient debout et une synergie grandit avec un public fidèle et participatif, des artistes ciblés, des partenaires culturels conquis et de nouveaux lieux. Pour son dixième anniversaire, l'affiche qui ne dit rien au plus grand nombre est encore de belle facture. Avec un dièse pour la diversité des formes choisies, dont certaines relèvent de l'expérience inédite.

En témoigne cette «première» dégustation invisible proposée, mardi soir, à la recherche d'accords vins-musique! Imaginez vous déguster dans le noir un côte d'Auxerre, un Patrimoine blanc puis un Costières de Nîmes en écoutant quelques morceaux choisis de musique hypnotique (Terry Riley), de folk trip-hop (Emmanuelle Parrenin), ou de rock'n'roll (Muddy Waters)... «Plus on accentuait la rondeur du vin, plus on montait en groove», souligne Laurent Moëllic caviste et grand collectionneur de vinyles accompagné d'un DJ de Sine Qua Pop. Un lâcher prise inédit au départ des papilles et des oreilles, partagé par douze dégustateurs. L'expérience pourrait être réitérée tant elle stimule la curiosité. Voilà ce qu'inspire l'équipe du festival Invisible.

Autre proposition originale, la performance «Mamies guitares» qui se construit depuis lundi dans le petit auditorium de l'espace L'Cause. Sept femmes, quinquagénaires à octogénaires, non guitaristes, composent cette sorte de chœur de paroles et d'accords de guitares électriques guidé par Mathieu Sourisseau à la musique et Daniel Scalliet aux textes. Un véritable Tonnerre de Brest (voir l'interview de Daniel

Scalliet) dont on aura la restitution sur scène vendredi en deux sets (le midi à L' Cause et le soir à La Carène).

Le jeune public a eu sa part du gâteau, mercredi, lors de deux séances de ciné Zinzin, à la Carène. Un ciné-spectacle conçu à partir de contes du monde entier en films d'animation. Sur scène, Yannick Lecoeur et Abigaël Green assuraient les doublages et les bruitages en direct. Ils se sont intéressés aux contes les plus absurdes et les plus poétiques pour concevoir ce programme sensible où les enfants suivent des carambolages de monstres avec humour sur une musique originale de Nicolas Tritschler et Yoann Goliaun.

Concerts énergiques et performances iconoclastes

À partir de ce soir, jeudi, s'ouvre véritablement la séquence concerts du festival, avec une affiche iconoclaste. Elle est aussi le reflet de partenariats tissés avec les acteurs culturels brestois. Penn ar Jazz s'associe à Invisible pour deux concerts au centre d'art contemporain Passerelle. On est intrigué par celui de Gaspar Claus (violoncelle solo) qui annonce une cérémonie musicale baignée de chamanisme, de rock à l'état brut, de répertoire classique, de profane et de sacré.

La proposition de l'Etrangleuse semble aussi très singulière : il s'agit d'un duo intimiste et électrique à la harpe et à la guitare illustré par les voix de ses instrumentistes Mélanie Virot et Maël Salètes. Ce dernier est membre de l'Orchestre Tout Puissant Marcel Duchamp, qui avait fait mouche au festival l'an dernier.

Une très belle proposition iconoclaste lancera le week-end Invisible au petit théâtre du Quartz, vendredi soir. « Motus » réunit Emmanuelle Parrenin, figure du folk français aérien des 70's (album mythique Maison Rose) et Pierre Bastien, grand musicien expérimental et bricoleur sonore. La chanteuse a repris sa carrière artistique il y a quelques années après un accident de la vie. À la harpe, à la vieille à roue et au dulcimer, elle rencontre une installation mécanique sonore contemporaine. Entre eux, sur un écran, des doigts de pianistes et d'organistes plaquent une harmonie.

« Une création singulière qu'on a pu obtenir grâce à une co-production du Quartz. Un rendez-vous important », souligne Maëlle Le Gouefflec, coordinatrice du festival.

Parmi les bonnes prises des programmeurs pour les deux grandes soirées énergiques co-produites par la Carène, on retient plusieurs artistes de haut vol. Le chanteur de Half Japanese, Jad Fair est le foldingue de l'affiche, chanteur du rock indé américain. Depuis 1974, avec son frère David Fair, il crée des morceaux qui ignorent superbement les conventions musicales mais sont dans la veine rock'n roll des origines, inspirant des groupes tels Sonic Youth, Daniel Johnston, Kurt Cobain, Teenage Fan club etc. Ce grand expérimentateur du rock, déjà venu à Invisible en 2007 tourne aujourd'hui avec deux guitaristes, un bassiste et un batteur et surtout un nouvel album (depuis 13 ans !) « Enjoyed ». On a hâte de découvrir cette énergie furieuse sur scène ! Des oeuvres graphiques (paper

cuts) de Jad Fair sont d'ailleurs actuellement exposées à Bad Seeds Records Shop, nouvelle boutique de vinyles ouverte il y a quelques semaines à Saint-Martin. L'occasion de pousser la porte d'un nouveau lieu alternatif brestois. Non loin de là, Le Mouton à 5 pattes, accueillera en un concert apéro du festival (samedi à 18 h), l'auteur compositeur « Centre du monde » qui interprètera des chansons sur l'amour, le manque d'amour et le manque du manque d'amour... Reste à trouver le bon p'tit élixir qui accompagne cet artiste chouchou du Studio Fantôme ! Et si les festivaliers sont encore vaillants samedi tard dans la nuit, ils pourront lâcher prise au bal des Suzettes et durant le set vinyle de DJ Claude Madame ! Après ces jours sanglants, on en a tous envie et besoin avec fantaisie et énergie. Et c'est avec cette belle intention que les organisateurs ont décidé de maintenir ce festival étendard de la musique indé. Tous aux concerts !

On a vu

Un public assidu et fidèle pour le festival Invisible



Gablé, à la Carène, vendredi soir, a démontré qu'on peut avoir une démarche expérimentale sans être obligatoirement cérébral et pesant.

La dixième édition du festival Invisible s'est achevée, samedi soir, à la Carène. Du ciné zinzin, spectacle jeune public, à la Carène (100 entrées), en passant par *Motus*, Pierre Bastien et Emmanuelle Parrenin, au Quartz (250 entrées), Gaspar Claus à Passerelle (200 entrées), Centredumonde au Mouton à 5 pattes (qui a fait le plein et revient en janvier à la Carène) ou l'exposition de Papercuts de Jad Fair chez Bad Seeds, le festival a réussi le pari d'une programmation curieuse et soignée en multipliant les lieux d'action.

Le concert de vendredi soir à la Carène était l'idéal pour prendre conscience de l'éventail musical déployé par l'équipe programmatrice. Une restitution scénique de l'atelier des Mamies guitares, une performance autour de la guitare électrique et de l'écriture à la joie nettement visible. Un concert catchy et de haute volée du groupe Fat Supper, puis un

concert solo et jubilatoire de Kim, connu des spécialistes du genre, ou encore un gros son avec Enablers, groupe de post-rock américain.

On retiendra le concert de Gablé. Ce trio est étonnant. Comment peut-on offrir une musique expérimentale, à base de rock, de folk et d'électro, au rendu (faussement) simple et ludique, en la rendant si accueillante et souriante ? Fédératrices, les mélodies et la bonne humeur de cette bizarrerie pop ont été un des grands moments de cette soirée.

Le lendemain, Half Japanese, Filia-motsa, Bagarre et les Suzettes prenaient la suite. Avec une affluence de 400 entrées pour les deux soirées.

Pour l'organisation, le bilan est satisfaisant : Ce fut « **un grand chelem pour cette 10^e édition, avec une très bonne fréquentation pour tous les concerts et tous les lieux. Le public est de plus en plus assidu et fidèle !** »



CritiquesMusique

Parenthèse à Brest

Sur la pointe bretonne où les habitudes musicales sont bien ancrées, le festival Invisible complète depuis 10 ans une offre locale déjà fournie avec une couche tendre et variée de culture alternative à guitares.

Par Thomas Corlin publié le 2 déc. 2015

Certes, quitter Paris après les attentats du 13 novembre était une aubaine, mais il fallait veiller à ne pas trop se dépayser : pour rester dans l'ambiance, des perquisitions ont secoué Brest avant le festival Invisible, le fameux imam local étant particulièrement remonté contre la musique. Pour autant, on respire un air bien moins chargé qu'à Paris dans les rues brestoises, et Invisible constitue une bulle bienveillante au sein de la Carène, l'un des très nombreux équipements de cette ville décidément bien pourvue en institutions musicales.

Vendredi soir en début de soirée, la configuration en places assises du petit théâtre du Quartz offre au duo Parrenin/Bastien toute l'attention nécessaire à l'éclosion de leur pernicieuse mixture bruitiste. Les bricolages aux Mécanos de Pierre Bastien s'animent sur grand écran et accrochent le regard, des boucles de lives télévisés datant des 50's ou des 60's s'ajoutent en contre-rythme, et le tandem intervient sur différents instruments à cordes ou à vent, générant une cacophonie discrète mais dense, aux effets inattendus. Derrière leur mise en scène enfantine et leurs personnalités rassurantes, Bastien et Parrenin font basculer dans une torpeur plus obscure qu'on ne l'aurait pensée, et lorsqu'ils closent leur boutique de curiosités sur une allusion candide aux terroristes, c'est avec l'air de nous avoir invité à boire du thé, alors qu'on a traversé plusieurs états seconds.

Le pavé est mouillé jusqu'à la Carène, mais c'est mamie qui nous accueille le vendredi soir, ou plus exactement un orchestre de grand-mères, les Mamies Guitares, réunies lors d'un atelier de 5 jours dans un centre social du coin. Elles sont sept sous la direction de deux conducteurs, elles alternent entre textes engagés de leur cru, écho poignant et naïf aux événements récents, et diverses attaques électriques en maltraitant leurs guitares selon la tradition noise/improv. Anecdote de prime abord, le projet gagne en poids par la force de ses imperfections, son décalage avec la scène à laquelle elle fait référence, souvent occupée par des hommes plutôt ronchons entre 30 et 60 ans, et la sincérité de son témoignage. On notera également que ce concert-performance, entre spoken-word et guitare expérimentale, demeurera la proposition la plus extrême musicalement de tout le weekend, et c'est quelque chose pour un panel de non-musiciennes de 60 à 80 ans.

Les brestois savent

Sur la suite, on circulera facilement entre l'indie-pop chaleureuse et bien écrite de Fat Supper et le one-man-show guitare-jouets de Kim, jusqu'à Gablé, qui a un peu réduit sa doses de gags scéniques type Bafa au fil des années, et développe davantage son Rubik's Cube électro-rock mi-drôle mi-studieux. La soirée prend un accent plus grave avec le rock lourd et littéraire d'Enablers, porté par les mouvements reptiliens de son chanteur/poète beat qui attise et hypnotise. Ça tourbillonne, c'est très composé, la tension est grande, et un certain vaudou nous vient au cerveau comme une odeur de souffre, la plus forte du weekend.



Le lendemain, Centredumonde taille un joli récital de ses états d'âme au fond d'un repère local, le Mouton à 5 pattes. Accompagné d'une batterie électronique, le tout sonne comme un gentil projet de new wave du début des années 1980, et raconte le spleen du Finistère comme la lose à Verdun, malgré un mini-malaise vagal en parcours. À la Carène plus tard, le set le plus mordant sera celui de Bagarre, one-man-band pugnace qui rappelle Jessica93, la cold wave en moins, la techno en plus, avec des approximations qui lui vont bien, et une reprise salutaire de « Partir un Jour » des 2B3 en clôture. Comme souvent pour les groupes de *vétérans*, le concert d'Half Japanese qui suit ne restitue pas vraiment l'étincelle des débuts. À la place, on assiste à un concert, certes bienvenu, de Papis Guitares menés par ce qui ressemble à un documentaliste foldingue mais bien aimable, qui

s'appliquent à faire des reprises du Velvet. Nous ne retrouvons le piquant d'une no-wave dissonante uniquement lorsque Jad Fair reprend sa guitare sur quelques morceaux. Mascotte locale qui résiste difficilement à l'appel de la scène à chaque concert pour une petite danse ou une intervention au micro, Thierry (les Brestoïses savent) se chargera heureusement de pimenter les opérations avec ses micro-happenings à répétition.

Centredumonde au Mouton à 5 pattes. Photo : Gildas Secretin.

Le festival Invisible a eu lieu du 18 au 21 novembre à la Carène, Brest.

LE POULAILLER

La revue indépendante
du bout du monde

L'ADN mi-naïf mi-génie d'Half Japanese



27 novembre 2015 at 13 h 26

BY MARGUERITE CASTEL

La tournée européenne d'Half Japanese a fait escale, à Brest, au festival Invisible. Ce groupe, au parcours artistique influent en 40 ans, est un fer de lance du rock indé US et du Do it yourself. Emmené par Jad Fair, il a "libéré" des musiciens comme Sonic Youth, Yo la Tengo, Teenage Fanclub etc. Leur musique est une sorte d'art brut, bricolée avec une énergie positive "qui fait rebondir au mur et hyperventiler", dicit Kurt Cobain.

L'inspiration de Jad Fair est un flux continu, à la faveur des bonheurs de la vie et d'une extraordinaire imagination. Un ADN mi-naïf mi-génie. En art, il manie des formes simples d'une apparente simplicité accumulant des scènes légères et grinçantes avec habileté, ironie et humour. Son charisme irradie ce combo de quinquas doux-dingues, qui semble prendre un grand plaisir à se retrouver en studio pour donner vie à leur complicité musicale. Et sur scène pour s'amuser avec le public. Leur album Overjoyed porte un retour sur ce ton.

Rencontre avec le mythique Jad Fair, sexagénaire au regard étrange et complice à la fois. Rejoint par sa séduisante "fratrie": Gilles-Vincent Rider (Suisse) à la batterie, Mick Hobbs (GB, Londres) John Slugget (USA, Caroline du Nord) aux guitares, Jason Willet (USA Baltimore) à la basse. Enjoy!

Half-Japanese, par Ray Flex

Marguerite Castel : Depuis bientôt 40 ans, vous écrivez et composez des chansons d'amour et des "chansons montreuses". Quels sont vos amours, qui sont vos monstres?

Jad Fair: J'ai fondé Half Japanese en 1974, au Texas, avec mon frère et seulement deux guitares noisy, nous jouions une musique très bruitiste. Depuis 1990, et le départ de mon frère, plusieurs musiciens ont rejoint le groupe avant qu'il ne se stabilise avec Gilles, Mick, John et Jason. C'était avant internet, nous nous sommes connus par le bouche-à-oreille, de réputation, en nous adressant des cassettes. C'est une belle histoire. Nous nous sommes retrouvés en studio dans une petite ville d'Allemagne proche de la frontière tchèque pour jouer comme des fous, ça a duré trois jours et ça a donné des colonnes de morceaux. Nous avons alors évolué vers des sonorités différentes, des compositions un peu plus structurées, éloignées du punk. Nous sommes toujours ensemble.

Je ne sais pas d'où vient mon inspiration, cela se fait très rapidement, d'un jet. Je ne cherche pas, les idées arrivent toutes seules. Je raconte des histoires surnaturelles, de science-fiction, avec des bonhommes, des fantômes, des tigres, des monstres tels que King Kong, Dracula ou des aliens de l'espace qui évoluent dans des petits films amusants.

Votre dernier album Overjoyed est perçu comme "effrontément positif et étonnamment accessible". Est-ce votre état d'esprit actuel, ne serait-ce pas une méthode Coué?

L'accessibilité dépend de ceux qui écoutent. Un groupe comme U2 est très populaire mais n'est pas accessible pour moi. Leur musique ne me parle pas, je ne la ressens pas. Depuis toujours, la musique d'Half Japanese est "enjoyed", c'est notre état d'esprit spontané, naturel, sans intention de produire quelque chose mais juste l'envie d'exprimer. C'est ce qui nous rapproche du Lo-Fi. Lorsque nous sommes en studio, nous composons jusqu'à six chansons par jour. Je suis très heureux de cet album car nous sommes en cohésion. Nous ne sommes pas seulement un groupe mais des êtres qui partageons beaucoup d'émotions ensemble.

Des chansons comme Our Love et Brave enough sont plus chaloupées, vous évoluez davantage vers ces sonorités enjouées?

Oui il y a des sonorités qui se rapprochent des guitares africaines. Nous aimons tous des musiques très différentes mais nous ne sommes pas influencés par les modes. Nous exprimons ce que nous ressentons, il n'y a pas d'ironie ni de sarcasme de notre part. Ce "positivisme" vient des paroles il

me semble, ce sont des histoires qui aiment la vie, l'amour et les monstres gentils.

Our love est une chanson d'espoir. C'est d'ailleurs Jason qui l'a écrite (ndlr : la plupart des morceaux sont écrits par Jad Fair), il y a quelques années, il était particulièrement triste, le cœur brisé en rentrant d'Australie. Il l'a proposée un jour en studio au groupe et c'est un morceau qui est devenu très enjoué et que nous aimons.

Nos textes ne sont pas politiques, nous n'écrivons pas d'après des faits-divers. Mais plutôt à la faveur de la vie, d'un environnement qui nous plaît. Je vis dans la campagne humide au Texas, avec une femme que j'aime, deux chevaux et quatre chiens...

Tout ce qui est négatif dans la vie, nous ne le retenons pas. La violence du monde ne touche pas notre fibre artistique. Ce n'est pas commun dans le rock'n roll, c'est vrai, tout le monde n'exprime pas cette humeur constante que nous avons.

Le clip d'Our Love est un film d'animation de vos papercuts, inspirés de découpages mexicains. Est-ce une activité artistique à part entière pour vous?

Oui car je vis davantage de mes créations artistiques que de la musique. Vous pouvez d'ailleurs voir une série de ces papercuts exposés à Brest, à Badseeds Records dans le quartier Saint-Martin. Tout cela est fait avec beaucoup d'humour. Comme dans une histoire de gamin, il y a un alien qui sort d'une soucoupe volante et qui flingue un bonhomme tout sourire. C'est un rêve dans lequel il y a beaucoup d'insouciance, loin de la réalité.

Nous jouons de la musique avec cette même naïveté, ça fait du bien. On s'amuse beaucoup. On aime donner, on se fait plaisir. Même si on se plante un peu sur scène, ça arrive, on prend ça avec le sourire et le public aussi. C'est un jeu!

Quel genre de tournée vivez-vous avec cet album sorti chez Joyfulnoise?

Nous n'en sommes qu'à six ou sept concerts pour cette tournée. Cela offre toujours de belles rencontres, comme ici à Brest. Nous sommes venus jouer il y a huit ans pour ce même festival Invisible et à chaque fois on s'y sent bien. On enchaîne sur quelques jours de studio à Cherbourg puis des concerts à Madrid, Hambourg, Anvers et on termine à Paris (festival BBMix). On n'a pas le temps de capter vraiment ce qui s'y passe.

Aux États-Unis, on fait peu de scène, c'est plus difficile, les villes sont très éloignées les unes des

autres. Le public demandeur de concerts habite sur la côté Est ou la côte Ouest, entre les deux il ne se passe pas grand chose. Le système est très monétisé. Pour exister, un groupe doit signer sur une Major. Sinon il joue dans les cafés; il n' y a pas d'entre deux.

On a fait la première partie de Kurt Cobain en 1993 (ndlr : il portait un tee-shirt à l'effigie d'Half Japanese lorsqu'il est mort) mais ça n'a pas poussé plus que ça notre carrière en scène, alors que nous avons beaucoup de fans sur internet aujourd'hui. En fait c'est culturel, aux États-Unis, il n' y a pas d'engagement de la part d'un tourneur pour faire tourner un groupe comme ici. Vous avez également de l'argent public pour soutenir la musique.

Nous avons une meilleure audience en Europe et au Japon, un bon public en Écosse (Glasgow), en Allemagne et en Espagne. Nous avons d'ailleurs une maison de disques à Londres (Fire Records) et une autre aux États-Unis (Joyfulnoise Records). Nous avons deux faces, l'une européenne et l'autre américaine comme sur un disque.

Avez-vous toujours des relations musicales avec Daniel Johnston?

Depuis pas mal d'années nous nous croisons au gré de collaborations diverses, j'ai enregistré deux albums avec lui, j'étais fan de sa musique. Il a aussi joué dans quelques morceaux de notre répertoire. Il y a quatre ans, nous avons rejoué ensemble à Paris et à Nantes puis partagé la même affiche d'un festival il y a deux ans. Nous avons toujours des contacts mais on ne sait jamais avec ce musicien, ce n'est pas toujours simple d'enregistrer avec lui.

Votre agenda studio semble bien rempli, quels sont vos projets ?

On sort un prochain album en janvier 2016 chez Joyfulnoise dont le titre sera *Perfect*. Les orchestrations seront superbes mais elles ne sont pas encore arrivées jusqu'à la scène.

La sortie d'un autre album est prévue en octobre 2016, cette fois chez Fire Records. Puis un autre encore est dans les cartons pour 2017. On passe en studio souvent, on est prolixe, on produit beaucoup et après on choisit. On affine aussi chacun de notre côté, chez nous. On doit encore travailler des morceaux enregistrés au studio de la Trappe à Toulouse l'été dernier, où il y a un très bon son, car il enregistre sur bandes avant de transférer sur digital.

J'écris beaucoup, j'aime travailler, je dors cinq heures par nuit. Certains artistes cherchent l'inspiration, moi non, je suis musicien, c'est mon job, comme un docteur fait le sien, c'est normal. Tout est sujet à composition. Le nom du groupe Half Japanese est aussi comme ça, sorti d'un chapeau, de deux mots posés sur des morceaux de papier assemblés. Un heureux hasard.

Half Japanese sera en concert, samedi 28 novembre, à Boulogne-Billancourt au festival BBMix

LE POULAILLER

La revue indépendante du bout du monde

Les échos de l'Invisible

27 novembre 2015 at 12 h 37 BY MARGUERITE CASTEL



Belles émotions, chouettes rencontres, musiques psychédéliques, performances du tonnerre. Pour son dixième anniversaire le festival Invisible a fait bing, bang et youplaboum! Belles émotions, chouettes rencontres, musiques psychédéliques, performances du

tonnerre. Pour son dixième anniversaire le festival Invisible a fait bing, bang et youplaboum !

Centre du Monde : ici c'est Bang !

C'est l'un des chouchou de l'Église de la Petite Folie, le label indé brestois pendant du festival Invisible. On l'a donc découvert enfin, à l'heure d'un apéro hivernal au Mouton à Cinq pattes (café-resto de Saint-Martin). Au fond de la salle, Joseph Bertrand AKA Centre du Monde n'était pas seul sur ses grandes guiboles avec ses guitares (folk et électrique) et son p'tit air faussement sérieux, comme pris en flag de performance.

Accompagné de Marc Le Guillou à la boîte à rythmes, il a livré un set pop folk délicieux ouvrant à son univers poétique riche de dérision et de confessions intimes.

Un scène miniature mais pas ridicule du tout pour porter cette musique mélodique, à l'audace Lo-Fi et au désespoir new-wave. Les textes le sont tout autant, ils percutent sensiblement.

Par un Hiver de merde en Femme de militaire, on touche son monde, peuplé de perdants, de vaniteux, d'imbéciles, d'écorchés, de filles beaucoup trop jolies et de punks en plastique.

Ambiance tantôt mauvais western, tantôt road movie d'un réveillon sur Pluton (avec moi ?). Effet dingue !

Mamies Guitares : tricotez encore vos rêves sonores !

Elles n'avaient jamais joué de la guitare et ne prétendent aucune virtuosité à l'issue de leurs cinq jours d'atelier avec Daniel Scalliet (auteur) et Mathieu Sourisseau (musicien) ! Sept mamies brestoises, ont pourtant osé électriser deux temps forts du festival, à L'Cause puis à la Carène en before des "vrais" groupes de rock' n' roll à l'affiche. C'était le défi "action culturelle" du festival et franchement c'était inédit.

Pas forcément grands-mères ni mères, ces brestoises de cœur et de choix ont déclamé d'habiles revendications à l'existence. Elles ont fait "rugir" leurs guitares en douceur, frottant sur les cordes de manière appliquée, s'aidant d'accessoires insolites (paille de fer, ampoules, ventilateurs) pour multiplier les effets. Comme si elles tricotaient des rêves sonores.

Quel plaisir de recevoir cette verve et d'encourager leur lâcher prise.

Elles, ces habitantes du Far West ont clamé leurs petits bonheurs réalistes en faisant sonner leurs canons dans un désordre joyeux. Après 40 ans de travail, parfois malheureuses jamais pleureuses, ces mamies se sont dévoilées tour à tour amoureuses, cougar, geek, mamik, mamie blues... Allez les filles, allons voir si la rose !

Lire l'itw publiée la semaine dernière : <http://le-poulailler.fr/2015/11/mamies-guitares-affirmer-la-liberte-radoter-cest-mourir/>

Pierre Bastien et Emmanuelle Parrenin : Motus et performance cousue !



Pierre Bastien et Emmanuelle Parrenin par Julie Lefèvre

C'était sans aucun doute le rendez-vous le moins accessible et le plus élaboré. Motus ou la rencontre inédite de Pierre Bastien (musicien et bricoleurs de sons) avec Emmanuelle Parrenin, icône du folk français des années 70, est une performance sonore et visuelle savamment cousue.

Sur la scène, des petits objets usuels s'animent à l'aide de structures mécaniques à l'apparence simple et pourtant très élaborées. Leurs sons émis s'assemblent aux instruments jazz (trompette, piston...) et dialoguent avec l'acoustique d'une harpe, d'une vielle à roue et d'un dulcimer.

Il y a comme une intrigue musicale que l'on cherche à percer en suivant les mouvements du petit atelier grandi en images projetées sur un écran en fond de scène et en observant le réel des interprètes et leurs jeux d'ombres.

Cet orchestre débite une étrange disharmonie parfois oppressante. L'apaisement revient lorsque les sons s'écoulent sur des évocations d'air et d'eau. Expérience ultra sensorielle et clivante.

Concert co-produit avec le Quartz. Ce projet est soutenu par la Ferme du Buisson— Scène Nationale de Marne la Vallée, de l'Abbaye de Fontevraud, de Julie Tippex et des disques Bien

Oyez Gablé !

Ce trio français anglophile est incroyable d'inventivité, de nuances et d'énergie bienfaitrice.

Un batteur qui joue debout et qui chante, un guitariste tantôt électrique tantôt acoustique mais toujours énergique et une claviériste moins douce qu'elle ne le paraît. On s'attend à une pop folk sympathique mais tout part très vite de traviole, grâce à leur esprit rock expérimental.

Les guitares et les rythmiques savent monter en grande tension sans refouler notre plaisir. Les placements de voix surprennent aussi volontiers pour nous happer dans une transe très positive.

Oyez une pépîte à découvrir !

Gablé sera en concert samedi 29 novembre au Petit Bain à Paris.

Au bal des Suzettes : comment ne pas perdre la tête !

Final de festoche en baloche avec les Suzettes ! Il fallait oser là encore... et surtout se laisser prendre au jeu sur la piste. Après toutes ces belles agitations sur scène, le public avait un petit set à faire lui aussi... Avec Zezette Omer et Gentiane Balasko aux platines, le mix a swingué de rock à mamours, à punk fleur bleue et groove sauvage ! Sans compter un p'tit twist de Nino Ferrer, un running des Rita Mitsuko et un tcha-tcha chaloupé de Niagara (sous l'oreille attentive d'un Half Japanese). Sous une grande voile gay, qui ne s'est pas laissé embringuer par cette joyeuse farandole rock'n'roll ? A renfort de petits coups de Suze, Jeannine Travolta et Frange Gall - complices chauffeuses de salle- ont initié un concours très sixties qui a pu évoluer pour certains en « Air Hula-Hoop ». (Concept à breveter !)

Je voyais le visage d'Audrey Hepburn en fond de scène comme si elle me faisait un clin d'oeil amusée et un doigt d'honneur à la fois. L'air de dire lâche toi ! Mais comment ne pas perdre la tête !

CITIZEN JAZZ.com

FESTIVAL INVISIBLE, 10 ANS D'AUDACE

Compte rendu des concerts à Brest des vendredi 20 et samedi 21 novembre 2015.

Pour ses dix ans, Invisible n'a rien changé. Ce rendez-vous brestoises des musiques « indé », voire en marge, s'est tenu du 18 au 21 novembre dans cinq lieux de la cité du Ponant, offrant son lot habituel de surprises et de rencontres, toujours barrées, jamais censurées.

Marqué au fer par cette manie brestoise de se forger une identité bien à soi, comme pour transformer en atout stratégique une position hexagonale périphérique, Invisible se dresse comme un pied de nez aux programmations copiées-collées territoriales, face aux éléments atlantiques, sans un fifrelin de bourgeoisisme mais non sans panache.

A **Arnaud le Gouëfflec**, artiste brestoises, auteur du roman à valeur de manifeste « Les Discrets », à qui l'on doit la première mouture de l'association organisatrice du festival, on a envie de demander si dix ans ne serait pas une sorte d'âge rêvé. Dix ans, l'âge des possibles ? « Ça paraît bizarre mais, si tu m'crois pas... ». De là à croire que le festival cultive un esprit bon enfant, il n'y a qu'une étape, facile, que je ne franchirai pas sans avoir vérifié mes allégations.

De rendez-vous étranges, le festival n'en manque jamais. Et cette année, il en est un dont l'impact résonne encore : **Les Mamies Guitares & le Tonnerre Electrique**. Cette création conjuguant atelier d'écriture, acte poétique et sonore, a été pilotée par **Mathieu Sourisseau** et **Daniel Scalliet**, musiciens ayant collaboré à des collectifs jazz obliques et engagés (Freddy Morezon, Le Grand écart du Singe, La Friture Moderne...). Pour le festival, ils ont accompagné sept Brestoises dans l'élaboration d'un concert d'un genre unique, proposé dans l'Espace L'Cause, lieu associatif de défense et de promotion des droits des femmes. Ces femmes, retraitées ou sur le point de l'être, ne sont pas musiciennes ; elles n'avaient même jamais pratiqué la guitare. Elles sont pourtant là, sur scène, ces « habitantes du *Far West* français », pour déclarer « La renaissance du tonnerre de Brest ». « Méfiez-vous de notre fureur électrique mais ne vous inquiétez pas de nos guitares : elles débordent devant vous d'un présent blessé, indigné » mais sont « heureuses d'être là, vivantes ». Des mots qui retentissent doublement au cœur de la zone de turbulences dans laquelle nous ont plongés les attentats, une semaine auparavant. Ce clan des sept expose sa vitalité, joue collectif en se fiant aux indications de Mathieu Sourisseau. Elles grattent, percutent, font résonner les cordes. Chacune s'empare du micro pour faire entendre sa voix et un texte écrit sous la houlette de Scalliet. Si ces mamies alertes ont l'aplomb de rock stars qui en ont vu d'autres, c'est parce qu'elles ont vécu un demi siècle de tourments et en ont retenu la rage de vivre pour la transmettre avec humour. Des émotions improbables qui réchauffent l'atmosphère.

Emmanuelle Parrenin, Motus © Ray le Menn



Pour braver les frimas en se plongeant dans un bain revigorant de sons originaux, il y avait aussi **Motus**, duo de musiques folk et mécanique qui jouait au petit théâtre du Quartz, scène nationale de Brest. La musique mécanique, c'est celle de **Pierre Bastien**. Avec poésie, il donne vie à une musique expérimentale née d'objets domestiques articulés. Armé d'un brevet de LEGO® technique, un violon à clous, une trompette à embout... et d'un dispositif vidéo projetant toute cette ingénierie enfantine et experte sur un écran en fond de scène, il actionne poulies et pales, que fait tourner un petit moteur,

élastiques et bouts de plastique et crée une rythmique, la base de morceaux co-construits en duo avec **Emmanuelle Parrenin**. Elle, son violon d'Ingres, ce sont les instruments acoustiques traditionnels, parfois oubliés, tels que harpe, vielle à roue, dulcimer et le plus ancestral d'entre tous : la voix. Avec cet amour des sons purs et des « tonalités impures » (comme le dit Pierre Bastien), c'est un répertoire folklorique un peu sorcier qui naît et, étrangement, fonctionne sous l'impulsion de simples ritournelles. Un brin ensorcelant.

Le jeudi 19, l'association Penn Ar Jazz proposait d'autres plongées sonores au Centre d'Art Contemporain Passerelle. **L'Étrangleuse** (duo lyonnais harpe / guitare) et le violoncelliste tout terrain **Gaspar Claus** (artiste fil rouge que les bretons retrouveront au long de cette nouvelle saison), aussi à l'aise dans le flamenco que dans le jazz, la musique improvisée et la pop, ont offert une soirée de vibrations hypnotiques.

Pour les concerts à la Carène, salle des musiques actuelles transformée en QG burlesque grâce aux installations des objets de mémoire d'**Odette Picaud**, des happenings absurdes du groupe **Vacuus** (association de néantologie basée à Brest qui manque cruellement de reconnaissance, tant leurs « manif pour rien » et quêtes empiriques telles que le « lâcher de tartines beurre vs. confiture » méritent médiatisation), on retiendra les performances de quelques artistes cultes.

Moitié faussement nippons mais entièrement géniteurs de formations américaines telles que Teenage Fanclub ou Daniel Johnston, **Half Japanese** se produisait samedi en tête d'affiche. Autodidactes depuis quarante ans, ils ouvraient à Brest une tournée européenne, faisant revivre dans les yeux écarquillés des fans un best-of en forme de bestiaire post-punk. Au centre de l'attention, la diction naïve et inchangée du prolifique fondateur **Jad Fair**. Lo-fi en bandoulière, il égrène les titres d'*Overjoy* (album de la reformation après 13 ans d'absence) et quelques perles anciennes comme « This Could Be The Night », ânonnée avec la voix d'un adolescent de 60 ans. Touchant.

C'est à un quatuor californien survolté que revenait la mission de brûler les planches et de souffler vigoureusement les bougies. Vendredi soir, **Enablers** est le dernier groupe à l'affiche et fait impression. Trois crânes chauves et des idées qui fusent à la vitesse de météores touchent de plein fouet les premiers rangs, instantanément soumis à un coup de chaud. Pas de basse mais des battements lourds, tribaux et un mur du son érigé de part et d'autre de la scène par deux guitaristes déterminés. Une base en béton armé. Il fallait bien ça pour porter la prestation hallucinée du chanteur **Pete Simonelli** venu défendre l'album *The Rightful Pivot*. Son œil torve, surligné d'un sourcil interrogateur, nous tient dans un viseur. Le reste de son corps se tord, se meut en oblique, nous tient en joue dans l'alignement d'un index et d'un bras inquisiteurs. Les textes érucités dans une logorrhée inquiétante, les propos que l'on devine viciés (même les anglophones ne peuvent tout comprendre) donnent l'impression d'assister à un prêche satanique. Fantasmagorique et fantastique. Le guitariste **Kevin Thomson** relève la tête pour remercier le public d'être « resté si tard... », mais le quotidien est loin, les obligations aussi. La performance, croisement de fer entre Hunter S. Thompson et Nick Cave, fut parfois rude mais les coups n'étaient que jeu, il n'était question que de poésie brute, celle qui invite à poser les armes, un peu sonnée.



Pete Simonelli, Enablers © Ray Le Menn

D'une scène poétique Beat à une autre, il s'écoule une journée. *Frontman* et *guest* du groupe nancéien **Filiamotsa**, le néerlandais **G.W. Sok** reprenait samedi soir les poèmes « Holy (Footnote To Howl) » et « Song » d'Allen Ginsberg. L'ancien leader de The Ex, actuel membre de Cannibales et Vahinés, tient tête aux

deux violonistes furibards **Emilie Weber** et **Bastien Pelenc**, avec une présence scénique paradoxale. Sa gestuelle contrite et son chant scandé forcent l'écoute, l'immersion dans une philosophie trop souvent présentée comme anarchique. Elle peut aussi se décliner en trois mots, « Love, Live, Laugh », auxquels on adhère entre deux tornades bruitistes fouettées par **Anthony Laguerre** à la batterie. Si ces bourrasques font douter mon voisin de l'intérêt de continuer à jouer des guitares (« Pourquoi s'embêter avec six cordes amplifiées quand quatre suffisent ! »), les Filiamotsa intègrent dans leur set échevelé quelques belles accalmies qui ont le mérite de révéler le potentiel de leur répertoire, qu'il soit joué par un trio, un quintet ou un grand orchestre.

Maëlle le Gouëfflec et Sophie Bernard, forces vives du festival, affichaient samedi des sourires apaisés « on est très heureux, on a eu du monde partout », me confie la première. Le festival a aussi réussi son pari d'investir la ville dans des lieux où chacun a pu se sentir familier. Erudits, curieux, mélomanes ou amateurs de *happenings*, des centaines de personnalités se sont entremêlées. Il a régné sur cette dixième édition une vraie envie d'en découdre avec les vagues d'horreurs médiatiques en utilisant un antidote efficace : la curiosité, pimentée d'un zeste de surréalisme. Dans ce bout du monde où les mauvaises graines sont toujours arrosées, on a aussi vu les artistes du festival se produire de manière impromptue chez un disquaire nommé Bad Seeds ; on a écouté et aperçu (impossible de s'approcher) au Mouton à 5 Pattes, bar associatif qui a le vent en poupe, un *lonesome* chanteur pop, répondant au sobriquet de **Centre du monde**.

Avec cette envie de rester en marge, Invisible a finalement et évidemment trouvé la clé du succès en fédérant un public au carrefour de « la création pentatonique et de la musique binaire », sous une même bannière, un slogan resté discret mais que j'ai vu courir de bouche en bouche : « Invisibles mais nombreux » !

par Anne Yven // Publié le 20 décembre 2015